

S. K. DURMAN

La Forteresse perdue
Le diable de Çildir

ROMAN

ID FRANCE-LOIRE

À mon grand-père, Raphaël.

À ma mère, Nelly.

À mon épouse, Maral.

À ma fille, Alexandra.

Avant-Propos

1920, l'année terrible !

Meurtrie par la Grande Guerre, l'Europe savourait dans la Paix revenue une folie de vivre que rythmaient les plaintes syncopées d'une musique à la mode, le Jazz. Elle en oubliait qu'on mourait encore à ses portes, dans les provinces orientales d'Anatolie, livrées à la curée depuis 1915.

Ici, on avait déporté des villages entiers. Là, on avait assassiné des femmes et des enfants, au mépris des traités et des protestations. Mais, les coupables restèrent sourds à la pitié, et la haine engendra la haine, de Kars à Constantinople. Une haine tenace. Et le flot des rescapés du premier génocide du siècle vint par bateaux entiers se réfugier sur des terres plus hospitalières. L'Europe ne pouvait plus ignorer l'horreur.

Plus au nord, une guerre civile déchirait la Russie, ou plutôt les Russies. La Russie des Soviets combattait la Russie moribonde des Tsars. Et si les Polonais déferlaient en Ukraine, les contingents alliés, les corps francs abandonnaient la lutte et les armées blanches à leur cause désormais perdue.

Le « Prolétaire à cheval » et les Gardes Rouges balayèrent en deux ans les Denikine, les Koltchak, les Wrangel comme un ouragan dévastateur. Pourtant, malgré la saignée, le gouvernement de Moscou avait des visées sur son voisin, la Perse.

Ravagé par la guerre, la famine et les troubles politiques, le pays était en ruine. Profitant de leur victoire sur l'Empire ottoman, les Britanniques assuraient le contrôle du Sud et de l'Est avec les South Persia Rifles et l'East Persia Gordon. Les provinces du centre étaient entre les mains de potentats locaux.

Dirigé par un anglophile convaincu, Vosuq od-Dowleh, le gouvernement iranien n'avait de souveraineté que sur Téhéran et sa région. En 1919, le principe d'un accord anglo-persan fut enterré par Ahmad Shah, qui lors de son déplacement à Londres, refusa toute idée de protectorat sur son pays - erreur on ne peut plus funeste.

De 1918 à 1920, les Britanniques avaient permis à Denikine, comme à d'autres généraux russes, d'utiliser les régions frontalières de l'Iran en tant que base arrière de leurs opérations dans le sud du Caucase. En contrepartie, les Blancs leur apportaient un soutien militaire pour l'occupation des régions pétrolifères de Bakou. Leur défaite en Russie donna des coudées franches à l'Armée rouge. Face à son avancée, les troupes britanniques du général Dunsterville durent évacuer Bakou. Et L'Azerbaïdjan fut soviétisé en avril 1920.

Parallèlement, les bolcheviques poursuivaient un travail de sape dans le nord de l'Iran, en s'appuyant sur les mouvements libéraux et progressistes. Opportunistes, ils prêtèrent main-forte à leurs alliés. Le 18 mai 1920, un corps expéditionnaire de l'Armée rouge débarqua dans un port de la mer Caspienne : Enzeli. Les Russes enlevèrent Resht et installèrent un gouvernement communiste, dirigé par Mirza Kucik Khan. Ce dernier proclama la République Socialiste Soviétique de Perse et la République Soviétique du Ghilan.

Le 21 février 1921, utilisant comme fer de lance les deux mille cinq cents hommes de la Brigade des Cosaques, commandée par Reza Khan, les Anglais instrumentèrent un coup d'État contre Ahmad Shah ; la Brigade des Cosaques entra dans Téhéran et encercla le palais royal. Mis devant le fait accompli, le Shah fut obligé de composer. Reza Khan devint chef des armées. Le 8 septembre 1921, conformément aux dispositions du Traité signé entre l'Union soviétique et l'Iran, l'Armée rouge se retira du Ghilan. En octobre, la province fut reconquise par Reza Khan. À la faveur d'une révolution de palais, il s'empara du trône et devint souverain sous le nom de Reza Shah Pahlevi, en 1925. Les Anglais conservèrent leurs

concessions pétrolières en Iran, mais durent y abandonner toute influence politique. De leur côté, les Russes ne désarmèrent pas, ils entreprirent une nouvelle offensive en Azerbaïdjan, après la Seconde Guerre mondiale.

Carte des sites arméniens –

Crédit image : Pietro A. Shakarian (2014), Historien (Ohio State University – OSU)



Carte historique - Transcaucasie 1918-1920



Carte topographique



(...)

3 La Forteresse

Le père Rouben essuya son front du revers de la manche. Son visage dégoulinait de sueur. Et quelques mèches grisonnantes s'échappaient de sa toque de feutre beige. Comme il avait autant chaud que soif, il défit le col de sa houppelande bistre. Puis il décrocha de sa selle une gourde en peau de mouton et avala une gorgée d'eau. Il se serait bien gardé de cette équipée le long des gorges du Meghri, à des lieues de toute civilisation. Mais il avait fait une promesse à un mourant. Et cette parole-là était sacrée. Devant lui caracolait son guide, un jeune montagnard fièrement juché sur un âne au poil roussi. Moyennant une pièce en or, celui-là s'était porté volontaire pour l'accompagner. L'adolescent se retourna :

— Père, si vous êtes fatigué, nous pouvons faire une halte.

Le père Rouben fit "non" de la tête, car il avait hâte d'arriver. Bien qu'il ne fût plus prêtre, on continuait à l'appeler « père » par habitude, à moins que ce ne soit à cause de son grand âge. Pendant longtemps, il avait prêché avec une foi inébranlable l'amour de Dieu, du Christ et de son prochain, en s'inspirant des Évangiles et des Saintes Écritures. Mais la triste réalité de l'abandon de Dieu avait eu raison de ses ultimes convictions. Une nuée de corbeaux attira son attention. Jamais ces montagnes n'en avaient vu autant. N'était-ce pas un signe ? Il est vrai que depuis ces dernières années ces oiseaux-là avaient de quoi se repaître. Boucherie humaine oblige. Mais sur cette terre, la mort avait frappé indistinctement hommes, femmes et enfants, loin des champs de bataille. Officiellement, il n'était question de banals déplacements de populations pour des raisons de sécurité. Mais le père Rouben connaissait bien ces prétextes, aussi officiels fussent-ils. Ce n'était qu'un aller simple vers l'enfer sans le moindre espoir de retour pour des milliers de villageois ignorant ce qui les attendait. Personne parmi eux

n'avait osé mettre en doute la bonne foi des autorités. Il y avait là de l'aveuglement ou beaucoup de crédulité. Mais on avait décidé de leur sort en très haut lieu.

La tyrannie ne fait le lit que de la tyrannie. Et l'horreur a toujours un visage. Tout le monde avait fermé les yeux. Le père Rouben avait gardé les siens grands ouverts. Maintenant, il se sentait en paix avec lui-même. Il éperonna son cheval. Au loin, les nuages qui s'amoncelaient sur les sommets encore enneigés annonçaient l'imminence d'un orage.

(...)

Pour commander le livre

10 La maison du lac

Embrassant du regard le paysage de volcans améthyste, descendant en pente douce sur le lac Sevan, Tigrane se souvint de deux quatrains du poète Petros Tourian :

*O mon lac de mélancolie
Épanchons notre cœur l'un l'autre.
Comme toi j'aime méditer
Dans la prière et le silence.
Tu te rides d'autant de vagues
Que mon front de graves pensées.
Tu recèles autant d'écumes
Que de blessures mon amour.*

Le prince caressa la croupe de sa jument, en contemplant l'onde cristalline du lac. Sur la rive, les pieds nus pour la plupart, habillés de vêtements taillés dans du calicot et coiffés de casquettes ou de bonnets, des pêcheurs étalaient sur un drap

blanc des truites fraîchement capturées que bénissait un prêtre encapuchonné. Des enfants folâtraient dans une barque éventrée et moussue. Émergeant des flots, une langue de terre brune joignait à la berge l'île que des mouettes à tête noire survolaient, en rasant les dômes de tuf rose des églises des Apôtres et de la Vierge. Tigrane réprima un sanglot. De l'autre côté de l'île, dans une discrète villa au toit d'ardoise, masquée par un rideau d'ormes, son père s'éteignait doucement. La veille, Tigrane avait pris la décision de le visiter. Pour assurer sa défense, une compagnie de cavaliers Cosaques l'escortait. Il n'avait pas dit un mot à Alexia au sujet de sa démarche, car il voulait d'abord voir sa mère seul à seule. Ce qu'il avait à lui annoncer dépassait de loin tout ce qu'elle aurait pu imaginer. Elle avait conservé le mystère de cette naissance jusqu'à ce jour, et ignorait que son fils l'avait appris bien fortuitement.

Quelles que soient les circonstances de cet enfantement, il n'appartenait pas au prince de juger sa propre mère. Que savait-il de sa vie de couple en dehors de ce qu'elle voulait bien laisser transparaître. À cette période, elle avait fait ce que bon lui semblait pour sauver les apparences. Elle avait dû enfouir cette faute au plus profond de son cœur. Peut-être même qu'avec le temps, elle avait tenté d'oublier, s'il est encore possible d'effacer de sa mémoire et de sa chair un tel événement. Avait-elle ressenti un quelconque remords en abandonnant son enfant à une inconnue ? Comment avait-elle pu continuer à vivre avec un tel secret ? Ni Tigrane ni son père n'en avaient jamais rien su, à moins qu'Alexander n'ait été dans la confidence.

(...)

11 Le message

(...)

la venue de cet émissaire moscovite le mettait mal à l'aise. N'étaient-ce que de simples coïncidences ? Il avait hâte de connaître le motif de cette visite.

— Non, fit-il, hypocritement. Venons-en au fait, si vous voulez bien.

Le major déboutonna sa capote et glissa la main à l'intérieur.

— Le camarade Staline m'a chargé de vous remettre ceci.

Il lui tendit une enveloppe fermée par un le cachet de cire. Tigrane déchira le rabat. Il déplia le document, puis le parcourut rapidement.

— C'est en code ! observa-t-il.

— Oui, imaginez que ce soit tombé entre de mauvaises mains.

— J'en conviens.

— En me confiant le pli, le camarade Staline a juste précisé que seul le diable en avait la clé.

— Je vois, fit le prince. Ce doit être une devinette.

Comme il n'avait pas l'esprit à résoudre des charades, Tigrane décida de s'en remettre à la sagacité du capitaine Zouvarov. Au demeurant, il avait bien sa petite idée sur le contenu. Avec flegme, le major continuait à téter sa pipe.

— Je ne pense pas que le camarade Staline ait du temps à perdre à rédiger des devinettes, général. La situation dans le Caucase est au cœur de ses préoccupations. Nous savons que les espions des gouvernements impérialistes grouillent dans la région. La Géorgie est aux mains des Anglais. L'Arménie risque de basculer dans le giron turc. La Russie ne peut se permettre de laisser le champ libre à ses ennemis. Je pense que vous m'avez compris.

— À demi-mot, major. Est-ce le message du camarade Staline ?

— Je l'ignore, général.

— Et le camarade Staline ne craint pas de pactiser avec le diable ?

Il s'était permis d'ironiser à tout hasard, se doutant que le major ne saurait être réceptif à son humour.

— Je peux répondre en mon nom, général. Je ne sais pas ce que pense le camarade Staline à votre égard. Je ne suis pas dans ses confidences. Nous estimons les hommes de votre trempe,

malgré le fait que vous apparteniez à un monde que nous avons entrepris de renverser. Certains l'ont d'ailleurs compris et combattent à nos côtés. Alors, pourquoi ne pas pactiser, même avec le diable, si on n'y laisse pas son âme.

— Je n'aurais pas soupçonné que Moscou se préoccupe du salut des âmes.

Le major ne releva pas le trait. Il se contenta d'un rictus de circonstance qui en disait long. Tigrane eut l'impression de jouer avec le feu. Mais le diable ne peut se brûler.

— Vous avez pris un bien grand risque en vous aventurant jusqu'ici. Juste pour me transmettre un message, major.

— J'ai mon assurance-vie, rétorqua-t-il, en caressant son pistolet. Et je ne suis pas venu seul.

— J'ai remarqué votre Mauser, pas vos compagnons. Vous possédez une arme redoutable. Avez-vous déjà tué avec, major ?

— Je suis prêt à le faire, si nécessaire. Pourquoi me posez-vous la question ?

— Entre nous, vous n'appartenez pas à la Garde.

— Désolé de ne pouvoir vous répondre, général.

Le prince conclut qu'il avait deviné juste. Sous ses dehors policés, le major Vlassov était un agent des services secrets militaires venu le jauger. S'il n'était pas le premier, il serait le dernier, du moins le prince en eut l'étrange présage.

— Au fait. Ne gaspillez pas votre temps à chercher la clé. Essayez Enfer. Ne me demandez pas comment je le sais. Si vous permettez, général, je dois me retirer.

Il fourra sa pipe dans sa poche.

— Le camarade Staline ne souhaite pas de réponse ? interrogea le prince.

— Je n'ai reçu aucune instruction à ce sujet. Avec votre permission, général...

Le prince ne s'appesantit pas. Il laissa le major prendre congé. Son propos précisa ses craintes. Le Kremlin préparait un plan. Et le « Diable de Çildir » était sommé d'y participer. Tel devait être le message de Staline.

(...)

20 La voie du destin

Alexia s'étira telle une chatte. Malgré ses cheveux défaits et ses traits tirés, elle rayonnait de bonheur. Un sourire illumina son visage, alors qu'elle tendait le bras pour caresser le drap. Il gardait l'empreinte encore chaude du corps qui était allongé près d'elle. Les paupières closes, elle se laissa gagner par cette douce chaleur comme pour prolonger le plaisir. Telle une onde, une émotion intense monta de son ventre, qui l'embrasa toute entière. La jeune femme serra les cuisses, cambrant son dos.

Elle renversa sa tête en arrière, en laissant échapper un soupir de contentement. Les yeux toujours fermés, elle respirait par petits coups, s'imprégnant de cette odeur de musc, de ce parfum d'homme tendu de désir. Pour un peu, elle eut l'impression qu'il ne l'avait pas quittée.

(...)

C'était la première fois qu'elle faisait l'amour, qu'elle découvrirait ce qu'était faire l'amour. Elle en oublia l'étreinte un peu sauvage de son adolescence qui ne lui avait laissé, dans le fond, qu'un sentiment d'insatisfaction. Elle imaginait autre chose dans sa tête que ces quelques secondes de rut. Entre les mains d'un homme, sous la caresse experte de ses doigts, elle avait expérimenté un plaisir si nouveau, si enivrant, si électrisant que sa peau se le rappelait encore.

(...)

25 À l'assaut

Le général Nejtch écrasa sa cigarette sous le talon de sa botte, quand il vit arriver le messager du général Dro. Intuitivement, il eut l'impression que ce devait être une mauvaise nouvelle. Dro lui avait enjoint de ne bouger de Kapan sous aucun prétexte, enfin tant qu'il n'en recevrait pas expressément l'ordre. Officieusement, il ne soutenait pas

l'initiative du ministre de la guerre, Ter Avedissian, d'attaquer le Diable de Çildir dans son repaire, de front qui plus est. Il avait sous-évalué la capacité de feu et la combativité des hommes du Diable comme les risques de pertes en vies humaines.

La République ne pouvait se permettre d'engager inconsidérément ses troupes contre des bandes plus ou moins organisées, qui ne la menaçaient pas directement. Ne fallait-il pas mieux chercher à pactiser avec ces chefs de guerre qu'à s'en faire des ennemis ? Par devoir, il avait mis la critique de côté, attendant la première occasion pour rappeler Nejtch.

L'occasion venait de se présenter. Nejtch déchira l'enveloppe sans beaucoup de délicatesse. Il parcourut la missive, jura entre ses dents. Puis, il réunit son état-major. Dro avait obtenu l'arrêt de l'opération contre le Diable de Çildir. Les bandes du Moussavat ayant attaqué Chouchi, il appelait Nejtch en renfort.

Face à l'urgence de la situation, le ministre avait dû renoncer à son projet, en se rangeant à l'avis de son chef d'état-major, le général Dro. Nejtch éructa. Il aurait aimé en découdre avec ce traître de Lambron. N'était-il pas une honte pour la patrie, calfeutré derrière ses remparts à laisser les siens mourir.

« Son tour viendra », se convainquit-il, en donnant ses dernières instructions. Tôt ou tard, toute infamie se paierait.

[Pour commander le livre](#)